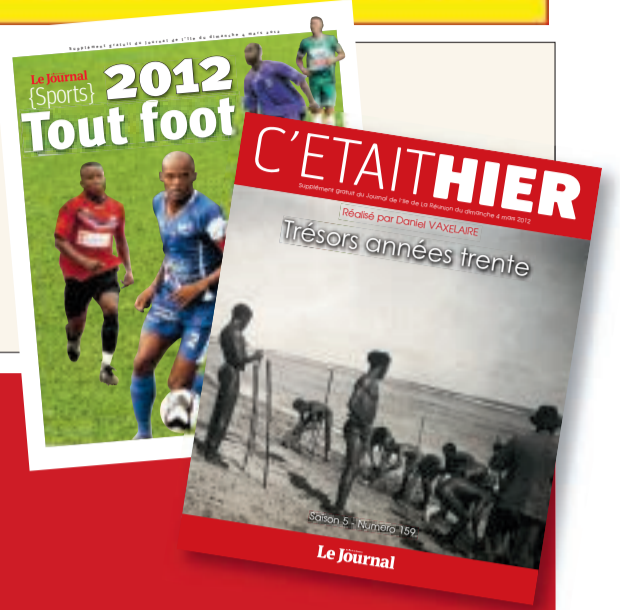


2 SUPPLÉMENTS OFFERTS TOUT FOOT - C'ETAIT HIER



INTERNET
Roxane Solesse,
l'indignée péi qui
secoue le web p.9

HANDBALL
JSB - Cressonnière
en finale du
Bad Panther p.44



Le Journal de l'île de la Réunion

Le dimanche

bien plus qu'un hebdomadaire

1,20 € Dimanche 4 mars 2012

n° 20131

L'information en ligne sur www.clicanoo.re

Il y a 50 ans

JENNY



le cyclone qui a tout changé

Après le 28 février 1962, La Réunion a décidé d'étudier
les tempêtes tropicales, de construire en dur pour s'en protéger...
Bref, de basculer dans la modernité. P. 17 à 21

Photo : Fonds Jean Colbe/Archives départementales de La Réunion

2^{ème} **foire**
INTERNATIONALE
ÎLE DE LA RÉUNION
Inde | Seychelles | Madagascar | Chine
Kenya | Singapour | Vietnam | Île Maurice...

Réunion
EXPO

D'Afrique en Asie...



TOURISME | Mode | Beauté
Bien-être | auto | artisanat
Parc des Expositions | Saint-Denis

3 - 11 mars 2012

Infos : www.events.re - 0692 90 10 91



Bio express.

Originaire de la région Rhône-Alpes, âgée de 35 ans, Isabelle Mayer-Jouanjean est installée dans l'île depuis octobre 2002. Elle y termine ses études en Histoire après avoir obtenu un maîtrise à l'île Maurice. Elle s'est consacrée à l'histoire des cyclones à La Réunion via un DEA puis un doctorat. Pour financer ses études (elle était boursière), elle a effectué plusieurs petits boulots et vient d'être engagée comme chargée d'études sur les inondations historiques à La Réunion.

Appel à témoignages

Dans le cadre de ses recherches sur les inondations qui ont frappé La Réunion, Isabelle Mayer Jouanjean est à la recherche de témoignages oraux dans toute l'île de personnes ayant connu par leurs aïeux, ou ayant vécu des crues historiques. Vous pouvez vous faire connaître par mail à l'adresse : imj974@gmail.com

Coups de cœur**VOTRE LIEU PRÉFÉRÉ À LA RÉUNION ?**

Je suis une randonneuse et si tous les Hauts m'enchantent, j'ai un faible pour le cirque de Mafate parce qu'il offre un bouquet de paysages et de panoramas variés en quelques heures de marche et aussi par son côté plus enclavé que les autres cirques ou le volcan.

L'OBJET EMBLÉMATIQUE DE LA RÉUNION ?

A Maurice, j'aurai dit la caraille, ici, c'est naturellement la marmite en fonte : j'adore la cuisine locale traditionnelle faite dans ces grands plats invitant à un repas convivial à plusieurs.

UNE PERSONNALITÉ QUI FAIT AVANCER LA RÉUNION ?

Sans hésiter, le Père Favron (1911-1968), qui, arrivé en 1948 dans une île sous-développée et fragilisée plus encore par Cyclone 48 et les suivants, a soulevé des montagnes et a consacré sa vie aux autres jusqu'à sa mort en bâtissant des lieux pour les laisser pour compte : des orphelinats, des hôpitaux pour enfants, des hospices pour les vieillards, des foyers et des centres pour les malades et les handicapés.



«Le cyclone Jenny a fait basculer La Réunion dans le monde moderne»

ISABELLE MAYER-JOUANJEAN. Il y a tout juste 50 ans, le 28 février 1962, le cyclone Jenny s'abattait sur l'île à une vitesse exceptionnelle. Le bilan fut dévastateur : 36 morts, des dizaines de milliers de sans-abris, toute une île à reconstruire. Pour l'historienne, ce cyclone a marqué un tournant décisif pour La Réunion. Et pas seulement d'un point de vue météorologique.

Selon vous, plus que tout autre cyclone, Jenny a marqué une véritable rupture dans l'histoire de La Réunion, il y a exactement 50 ans. Dans quelle mesure ?

Avant 1962, la société réunionnaise est fragilisée à tous points de vue. Après 1962, elle trouvera le moyen de se renforcer, dans sa lutte contre les cyclones, mais aussi dans la politique d'aménagement du territoire, dans l'organisation de la solidarité... Déjà en 1948, année du plus terrible cyclone (165 morts, NDLR), de très légères transformations s'étaient opérées, mais Jenny est LE cyclone par qui les bouleversements sont arrivés. On peut dire que Jenny a fait basculer La Réunion dans le monde moderne.

Comment décrire la situation d'avant-Jenny ?

D'abord, nous ne sommes que 16 ans après la départementalisation, et ses effets comment à peine à se faire sentir. Que pouvait faire une population face aux cyclones quand elle vivait dans sa grande majorité dans des paillotes ou des cases en tôle et bois ? D'autant que, côté services météo, on tâtonnait depuis un demi-siècle. Les systèmes d'alerte et de prévention avaient du mal à se mettre en place.

A quoi ressemblaient ces alertes ?

Il y avait des alarmes à deux sons de cloche ou des sirènes, et le premier véritable système d'alerte officiel avait été lancé en 1950, l'année même de la création de la première station météo digne de ce nom à Gillot. Les alertes étaient à peu près semblables à celles que nous avons aujourd'hui, en revanche, la publicité du danger était insuffisante par voie de presse, radio, tocsin ou tambour car elle n'atteignait quasiment pas les écarts. Le cyclone de 1948 avait révélé toutes ces carences : c'était certes un phénomène d'une extrême violence mais la faiblesse des moyens de communication est ce qui a pesé le plus lourdement sur le bilan.

Comment La Réunion est-elle prévenue de l'arrivée de Jenny ?

La dépression est découverte le 26 février 1962 dans l'après-midi au nord-est de Rodrigues. Le 27, elle se renforce en cyclone intense, mais comme le temps est encore clémente sur Maurice, la population ne prend pas l'alerte au sérieux (il y aura pourtant 17 morts, 125 blessés et des milliers de sans-abris).

Jenny passe près de la côte nord de Maurice au petit matin du 28 et touchera La Réunion à la mi-journée. Mais il y a tout de même des différences de traitement de l'information : alors qu'à Maurice, les trois quotidiens annoncent la présence de Jenny dès le 27 février, à La Réunion, un bulletin météo n'est émis que le 28, soit le jour même du passage dans l'île ! Seul le Jir le relaie, dans sa rubrique météo habituelle, en quatrième et dernière page.



«Après Jenny, l'Etat comprend qu'il est plus rationnel de reloger définitivement les sinistrés, plutôt que de choisir des solutions provisoires. C'est donc après Jenny qu'est lancée l'ère du béton».

On parle de vents moyens «de l'ordre de 80 à 100 km/h avec des rafales dépassant 120 à 140 km/h» (alors qu'elles atteindront 250 km/h à Gillot, NDLR).

Pourquoi une telle différence d'approche entre les deux îles ?

Il y a un décalage entre ces îles-sœurs au niveau de la culture météorologique. Maurice est plus attentive à la météo, sans

chant par sa brusquerie toute intervention, notamment le lancement de l'alerte ultime.

Personne d'autre ne l'a vu venir ?

Si, le photographe André Blay, dont une photo montre la houle qui déferle sur le Barachois. Il est 8 heures, il comprend tout de suite la gravité de la situation, avertit sa femme afin qu'elle se mette à l'abri et

«Jenny a déclenché un refus de la société de continuer à subir les cyclones et compter les victimes sans rien faire».

doute grâce à l'ancienneté de ses institutions. La Réunion, elle, sous la tutelle de la Délégation de la météorologie française, collabore avec l'Observatoire de Madagascar et dispose à ce moment-là de deux stations, à Gillot et Saint-Pierre, mais elle semble à la traîne.

Ses journaux sont peu informés ou choisissent d'ignorer les bulletins, lesquels sont d'ailleurs incomplets : la veille du passage de Jenny, à 16 heures, le bulletin destiné au préfet ne mentionne aucune formation cyclonique !

Précisons tout de même que ce cyclone était exceptionnel dans sa rapidité de déplacement, c'est pourquoi son passage ne pouvait être prévu longtemps à l'avance. Le 28 au matin, le premier bulletin diffusé à 7h30 par la radio annonce l'arrivée du cyclone pour l'après-midi. Jenny s'abattit en fait peu après 11h30, empê-

chant la station météo. Mais l'inhabituelle rapidité du météore a pris tout le monde au dépourvu.

Jenny passe très vite, provoque 36 morts et de nombreux dégâts. Mais que se passe-t-il après ? Comment redresse-t-on la tête ?

Un comité départemental d'aide collecte des vêtements, organise des quêtes. Ceci démontre une certaine expérience tirée des cyclones anciens, en particulier celui de 1948 : l'organisation s'affirme vers plus d'efficacité. Et la solidarité créole face au désastre a été exceptionnelle (voir pages suivantes).

Sur le long terme, quelles leçons La Réunion tirera-t-elle de Jenny ?

D'abord qu'il faut reconstruire sérieusement, et pour longtemps. Les construc-

tions en dur de la toute jeune SIDR avaient déjà été mises à mal par le cyclone de 1960 et cette fois, ce sont 4 000 logements qui sont détruits. Le préfet fait comprendre qu'il est plus rationnel d'envisager un relogement définitif des sinistrés plutôt que de choisir des solutions provisoires. C'est donc après Jenny qu'est lancée l'ère du béton.

Et côté prévention, quels changements ?

D'abord, le service météo devient autonome dès 1963, et c'est la première fois qu'on confie à un centre la mission d'étudier la météorologie tropicale (et plus seulement d'assurer la protection de la navigation aérienne !). Aussi La Réunion se trouve-t-elle liée au bond en avant des connaissances sur les cyclones, notamment grâce aux satellites (1). Ensuite, la diffusion de bulletins est de plus en plus précise et régulière, grâce à la radio (2 000 postes en 1950, 25 400 en 1963) et la télé.

Bref, la météo prend conscience d'un rôle à jouer dans le domaine du logement, des constructions et des établissements humains. L'autre élément de prévention, ce sont les plans d'occupation du sol, les normes de constructions anti-cycloniques, l'éducation... C'est Jenny qui a déclenché un refus de la société de continuer à subir ou compter les victimes et les sinistrés sans rien faire. Les enjeux politiques sont devenus manifestes, les médias ont mis la pression.

Cela n'a tout de même pas empêché de lourds dégâts, lors des cyclones qui suivirent, qu'il s'agisse de Hyacinthe, Clotilda, Firinga...

C'est vrai. D'un côté la population était de mieux en mieux logée, mais d'un autre côté, la vulnérabilité a augmenté, notamment à cause du bétonnage exponentiel, du peuplement des bords de rivière, de permis de construire tolérés dans des zones à risque...

Dès lors, la moindre défaillance dans la chaîne d'alerte, dans le système de prévention ou de gestion de crise, peut avoir des conséquences dramatiques. Hyacinthe, Clotilda, Firinga ont rappelé régulièrement les faiblesses de la société, constituant des sortes de « cyclones pédagogiques ». Tandis que Jenny fut le « révélateur » de tout un système inadapté. Depuis Jenny, fatalité et impuissance ont de moins en moins leur place dans la société réunionnaise.

Entretien : David Chassaigne

(1) Les premières photographies du radar dans le sud-ouest de l'océan Indien datent de 1966, les images de satellites de novembre 1967.

Retrouvez Isabelle Mayer-Jouanjean en vidéo sur www.clicanoo.re

Jenny, un monstre ultra-rapide et des dégâts considérables

27 morts ou disparus, des dizaines de milliers de sinistrés, des destructions évaluées à un demi-milliard de francs CFA... Deux heures après son passage, le bilan de Jenny est lourd et très douloureux.

Lorsque Jenny quitte La Réunion, ce 28 février, aussi rapidement qu'elle est arrivée, La Réunion se réveille partiellement dévastée. Un premier bilan fait état de 27 morts et 9 disparus et des sinistrés par dizaines de milliers, dans toutes les communes (*Journal de l'île de La Réunion* du 3 mars 1962). Dans son édition du 5 mars 1962, *Témoignages* raconte la brutalité du phénomène, qui était arrivé à 11h30 : «Vers 15h30, tout était terminé. Saint Denis se réveillait, abruti par la violence du coup qui venait de lui être porté».

«Plus dévastateur encore que celui de 1848»

On décrit par exemple une famille dont la maison est effondrée à l'angle des rues Monseigneur de Beaumont et Juliette Dodu, qui récupère ce qu'elle peut des décombres ; ou encore le toit découvert de l'église de l'Assomption, le jardin de l'Etat qui «n'est plus qu'un tapis d'ar-

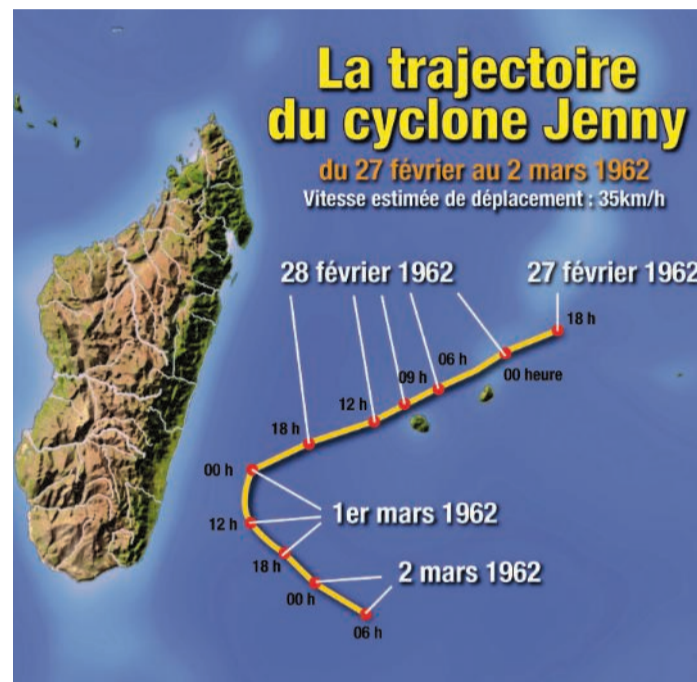
bres, de branches et de feuilles», de forts éboulis sont signalés sur la route en corniche, les locaux d'Air France ont eu leurs vitres explosées, des barques seraient perdues en mer, des gens tenteraient avec l'aide du préfet de sortir les barques de la plage... En gare de Saint-Denis, une rame entière de wagons est couchée sur le flanc, de nombreuses boutiques ont perdu leur toit et du même coup leurs stocks, les quartiers du Butor, Patates à Durand, Deux Canons ne sont qu'amas de tôles, pièces et planches. C'est la région entre Saint-Denis et Saint-Benoît qui a le plus souffert : champs de cannes et cultures vivrières anéantis, poteaux brisés ou renversés, maisons effondrées. A Sainte Marie, ce sont des maisons, des magasins, l'école des filles, l'église sinistrés, des paillotes couchées à la ravine des Chèvres les Hauts. A Sainte-Suzanne, le toit de la gendarmerie a été enlevé.

A Saint-André, c'est encore plus spectaculaire : maisons effondrées ou descellées de leurs soubassements et à Champ Borne, lorsque le raz-de-marée s'est joint aux vents, la vision du cimetière au Grand Canal a été «apocalyptique» et de l'église ne subsistent plus que quelques murs. Le hameau de Saint François, dit village des Galets, a complètement été rasé : 8 personnes ont péri noyées, il y a eu beaucoup de blessés, de sans-abris.

Un an de travail pour réparer

A Hell-Bourg, deux personnes sont mortes, le pont de l'Escalier a été coupé (il ne sera remplacé que trois mois plus tard, l'hôtel a été découvert et l'église a été entièrement détruite. Cilaos a été également éprouvé, un ébouli a coupé la route entre les Hauts et les Bas. Enfin côté plages, les arbres de Saint Gilles ont été soufflés, de nombreuses barques ont été emportées ou écrasées. «Ainsi, c'est bien tout notre pays qui a été victime du dernier cyclone, plus dévastateur encore que celui de 1948» conclut Témoignages. Ajoutons à ce triste tableau la mise à terre de l'antenne T.S.F. au Barachois, qui avait déjà chu lors du passage du cyclone de 1948.

Ce sont essentiellement les logements les plus pauvres, les plus répandus aussi, qui font les frais des effets de Jenny. Rien de nouveau en cela, de même que



certain bâtiments en dur ne résistent pas et que les toitures soulevées sont fréquemment la cible des vents.

Le Jir résume ainsi le passage de Jenny : «Désolation dans toute notre île où des milliers de pauvres gens sont sans-abri. Toutes les plantations (vivrières en particulier) ont terriblement souffert». Effectivement, 3 851 loge-

ments d'habitation principale ont été totalement détruits (43 étaient en dur, 2 275 cases en tôle/bois, 1 533 paillotes) entraînant plus de 20 000 personnes sans-abri, et enfin, 2 619 autres logements ont été endommagés à plus de 50%. Au Port, le paquebot Ferdinand de Lesseps des Messageries maritimes a rompu ses amarres et a



Il ne reste rien, ou presque, de certaines maisons pourtant de dimensions respectables (Photo André Mannessier).

été mis en travers du couloir de pénétration où il s'est échoué. Des manœuvres en ont permis le dégagement ; à Gillot, le Superstarliner d'Air France qui n'avait pu décoller en direction de Tananarive a pu se maintenir au sol pendant toute la durée du passage du cyclone en faisant

tourner ses moteurs à revers (voir par ailleurs). L'état du réseau téléphonique a été «véritablement catastrophique. 80% du réseau est inutilisable et six ans d'efforts de l'Administration des P. et T. sont perdus». Les réparations sont estimées à six mois, voire un an de travail.

La Réunion en 1962

349 300 HABITANTS EN 1961

La démographie est galopante : de 1954 à 1961, près de 80 000 habitants ont été ajoutés à la population de l'île. 57 % des Réunionnais vivent dans des cases de une à deux pièces et seulement 7 000 logements en dur ont été construits, malgré la création, dans les années 50, de la SIDR et de la Satec.

LA DÉPARTEMENTALISATION a 16 ans. Mais ses premiers effets ne se font sentir que depuis quatre ou cinq ans.

L'ÎLE PRODUIT 262 000 TONNES DE SUCRE

Alors qu'elle n'en produisait que 30 000 en 1930, 68 000 en 1946 et 208 000 en 1950. Environ 25 000 habitants vivent de la canne ou du géranium.

TRÈS PEU DE ROUTES ASPHALTÉES

Et qui deviennent impraticables à chaque passage de cyclone. Exemple : pour la seule année 1952, on dénombre 65 coupures de route et 21 coupures de la voie ferrée.



L'église de Champ Borne détruite à Saint-André (Fonds Jean Colbe, A.D.R.).



L'église Saint-Henri à Hell-Bourg (photo coll. privée).



Le Jardin de l'Etat dans un piteux état (Photo Fonds Jean Colbe, archives départementales de La Réunion).

Ils ont vu déferler Jenny

Les témoignages recueillis par Isabelle Mayer-Jouanjean permettent d'imaginer la rapidité du passage de Jenny. Ainsi, «aux premiers vents forts, toute la famille de Madame Louis-Adrienne, 94 ans, qui vivait avec son mari et ses 10 enfant dans une maison en bois sous tôle à la Rivière Saint Louis, s'est réfugiée chez un voisin qui vivait seul dans une maison en bois sous tôle plus solide que la leur. Ils ont bien fait puisque la leur s'est envolée, déplacée de plusieurs dizaines de mètres». **A La Montagne, Monsieur Roland, 72 ans**, travaillait dans ses vergers : «Le soleil était bon le matin mais en un quart d'heure, le cyclone est arrivé. Lui et ses collègues se sont réfugiés sous les arbres puis chez eux. Les champs et les vergers ont été dévastés». «Il faisait beau le matin et à midi, le cyclone a fait sa course», raconte **René, 28 ans** à l'époque, qui vivait seul dans sa case en paille de Saint Suzanne. **Monsieur Jean, 13 ans à l'époque de Jenny**, «était avec ses parents, ses cinq frères et trois sœurs dans une maison en bois sous tôle. Ils ont été prévenus par la radio au dernier moment. Le toit de l'arrière de la maison s'est envolé. Ils se sont regroupés devant où le toit a tenu bon. Ils ont obtenu de la mairie quelques feuilles de tôle et en une seule distribution du lait en poudre, du riz, du grain, de l'huile, du jus d'orange et même un poulet six mois plus tard».



La rivière des Galets en crue inonde l'Etang Saint-Paul et la Chaussée Royale (Photo Jean Legros, coll. Patrick Legros).



Une case en bardeaux et en paille. L'habitat des quartiers les plus pauvres a terriblement souffert. Après Jenny, La Réunion optera pour le béton (Fonds Jean-Colbe/ADR).

Dossier : David Chassagne avec Isabelle Mayer Jouanjean, d'après ses recherches menées pour sa thèse de doctorat en histoire soutenue en 2011 à l'université de La Réunion : « L'île de La Réunion sous l'œil du cyclone au XX^{ème} siècle. Histoire, société et catastrophe naturelle ».

L'incroyable histoire du **Super Constellation de Gillot**

Dans la nuit du 27 au 28 février 1962, à Maurice, Michel Colin, officier mécanicien navigant d'Air France et le commandant de bord Pierre Plisson sont réveillés à 2h30 car la météo signale un cyclone imminent.

Leur Super Constellation, en transit doit rallier Antananarivo. «Le Commandant de bord décide de quitter Maurice pour la Réunion, raconte Michel Colin. Le temps de rassembler les passagers et nous décollons à 3 h 55 sans aucune liaison radio, les installations de l'île ne fonctionnant déjà plus».

Arrivé à La Réunion, l'équipage (sauf le Commandant de bord et l'officier mécanicien navigant) part se reposer à Saint-Denis avant le redécollage. La météo de Maurice estime que le cyclone va toucher La Réunion vers 15/16 heures. «Nous décidons un départ pour 11 h 30. Le temps de réunir 60 passagers et leurs bagages, trois

heures plus tôt que l'horaire prévu, nous effectuons l'embarquement à 11 h 45. Le vent à ce moment est de 40 nœuds (75 km/h) à 30 degrés de l'axe. Le temps de se rendre en bout de piste, le vent était de 60 à 70 nœuds (130 km/h), à 70 degrés de l'axe, avec violente pluie».

Les roues de l'avion, à ce moment-là, sont bloquées par des cales, qui deviennent très difficiles à enlever une fois que le vent a dépassé les 100 nœuds (190 km/h). «Il y a à bord 60 passagers (et 2 pingouins !), nous faisons amener un escabeau en prévision d'une évacuation, certains passagers donnant des signes de faiblesse. Huit hommes sont nécessaires pour tenir l'escabeau avec des cordes. Un quart d'heure plus tard, une pointe de vent à 110/120 nœuds. Les hommes au sol, exténués et asphyxiés, lâchent prise, les cordes et l'escabeau disparaissent. L'un de nos agents fait 30 mètres sans

toucher le sol, il se récupère sur un tas de cailloux, sans chemise, le pantalon en loques et avec des ecchymoses sérieuses. Le vent forçit, la pluie est diluvienne».

Aussi, l'incroyable se produit : sans même avoir décollé, les roues de l'avion ne touchent plus le sol : «Plus question de faire autre chose que piloter, l'avion étant en l'air par intervalles. Par la porte du poste, nous voyons très bien le fuselage se tordre. Le personnel commercial fait de son mieux pour maintenir une ambiance d'optimisme parmi les passagers».

«Après 1 h 30 de ce sport, la zone centrale de calme du cyclone ayant atteint le terrain, nous regagnons le parking et débarquons les passagers. Après 7 minutes de calme, et un ciel rempli d'oiseaux, le vent est arrivé à nouveau, et je pourrais recommencer ce récit pendant encore 1 h 30. Après ces 3 heures «un peu agitées», nous effec-



Un Super Constellation de ce type était en transit à Gillot lorsque Jenny est arrivé. Avec des passagers à bord, sans même décoller, ses roues se sont détachées du sol. Pendant trois heures, l'équipage a piloté à l'arrêt. Impressionnant !

tuons une inspection complète de l'avion : aucune détérioration par impacts, ni de déformations constatées. Tous les passagers ont réembarqué et nous sommes partis pour Tananarive». Ironie de cette histoire : le moteur du Super Constellation fabriqué par Wright s'appelait «Cyclone» !



Impressionnant : les wagons du train renversés à la gare de Saint Denis (Fonds Jean Colbe, Archives Départementales de La Réunion).

Chronique d'un «ratage» de communication

L'annonce de l'arrivée de Jenny est parue le matin même dans le *Journal de l'île de La Réunion*, comme une simple annonce météorologique insérée habituellement à l'intérieur des pages. Mais aux archives départementales se trouvent les courriers échangés entre le préfet Perreau Pradier et le service météorologique sur la polémique visant les responsabilités de chacun sur l'alerte.

C'est le 28 février, à 4 heures du matin, que l'on apprend la menace cyclonique sur l'île. A 6h20 sont déterminées la position et la vitesse de déplacement, à 7h20 un bulletin est communiqué à la radio, à 10h30, la vitesse du vent augmente brutalement et la mer devient grosse, à 11h30 un bulletin radio annonce Jenny à 100 km de l'île avec un déplacement à 35km/h mais seulement 10 minutes plus tard, les communications téléphoniques sont coupées et les vents atteignent leur paroxysme à 12h30. A 13h30 survient déjà l'accalmie et à

16h05 sera levée la consigne cyclonique.

Le chef de la station météo, R. Lameyrie estime qu'il était impossible de déclencher l'alerte de danger immédiat en raison de la rapidité de Jenny.

En tout cas, à partir de là seront améliorées les conditions de diffusion des informations à la population. Il sera exigé du chef de service de météo qu'il se rende à Gillot lorsque la situation est anormale. On décidera aussi que les pêcheurs doivent être avertis en priorité (9 victimes étaient des marins partis en mer), que le préfet doit être tenu au courant heure par heure et qu'un avertissement à la population doit être rédigé, même si la menace est imprécise. Ainsi en octobre 1962, une dépression tropicale appelée Amy, qui, en s'approchant n'a pas intéressé La Réunion, a fait tout de même l'objet d'une mention dans le bulletin radiodiffusé du soir. Jenny a été une très grande leçon pour l'informa-



Des dégâts considérables (Fonds Jean Colbe, A.D.R.).



A gauche, une carte de reconnaissance pour la collecte du 18 mars 1962. A droite, un ticket mis en vente pour la quête au profit des sinistrés de Jenny (Ph. Archives départementales de La Réunion).

Une aide plus organisée

Le 9 mars, soit une dizaine de jours après le cyclone, est mis en place un «comité départemental d'aide aux sinistrés». Il collecte des vêtements et organise des quêtes, sous le patronage d'honneur de l'évêque de Saint Denis, du préfet, du président du Conseil général, des parlementaires.

On y trouve aussi des présidents d'associations, des services publics ou privés... Le produit des collectes, via un compte spécial au Trésor, était destiné aux maires qui étaient chargés de les distribuer. Pour éviter les abus, chaque collecteur est muni d'un certificat de la mairie et chaque quêteur d'un ticket spécial. Les secours sont arrivés de toutes parts : l'Ambassade de l'Allemagne Fédérale à Tananarive a fait don de 5 000 marks, la Croix Rouge de Diego de 30 000 francs CFA... Localement, l'Iedom, la Société des Potasses d'Alsace, le Centre Technique de la Canne, mais aussi la société sportive «La Saint-Pierroise» ou la communauté musulmane de Saint-Denis. Au total, les recettes ont dépassé 32 millions de francs CFA, auxquelles se sont ajoutés 50 millions venus de métropole. Et pour que les impôts n'accablent pas encore plus les victimes de Jenny, le préfet a différé leurs paiements pour tous les contribuables sinistrés.



L'avenue de la Victoire à Saint-Denis, au niveau du square Leconte-de-Lisle. Des fils électriques dans les arbres, des pylônes arrachés, des monceaux de branchages en pleine ville... (Fonds Jean Colbe/ADR)

Le pylône T.S.F. du Barchois, qui était déjà tombé lors du mémorable cyclone de 1948, est mis à terre au Barchois (Fonds Jean Colbe, A.D.R.).





La rue Monthyon, à Saint-Denis, panse ses plaies (photos Marcel Perré).



La station météorologique de Gillot créée en 1963 : l'une des leçons de Jenny (Photo Météo France).



Petite histoire des cyclones à La Réunion

De 1900 à 2010, près de 1 000 tempêtes tropicales ont été recensées dans le sud-ouest de l'océan Indien dont un peu moins de la moitié s'est transformée en cyclones. Le mot «cyclone», apparu en 1848, ne sera d'ailleurs employé à Bourbon qu'à partir des années 1860 et supplantera le terme «ouragan» au début du 20ème siècle. Mais à La Réunion, le cyclone se dit indifféremment «coup de vent» ou «koudvan», «mauvais temps» ou «mové tan», «gros temps» ou «gro tan» chez les marins, ou encore «ouragan», «bourrasque»... Jusqu'en 1960, les habitants se souviennent des météores par leur année de passage. 1892 et 1948 sont par exemple les cyclones du siècle pour respectivement les Mauriciens et les Réunionnais. Le premier cyclone à avoir été nommé dans le sud-ouest de l'océan Indien est Alix du 10 au 20 janvier 1960 et à La Réunion, le premier système ayant intéressé l'île a été baptisé le 27 février 1962... C'était Jenny.

LES PRINCIPAUX CYCLONES CATASTROPHIQUES DU SIÈCLE.

21/22 mars 1904. Le Cyclon'do fé : son centre passe sur Saint Denis : 24 morts.

4 février 1932. Un cyclone petit mais d'une violence extrême, qui traverse la partie nord-ouest de l'île, du Port à Saint Leu : une centaine de morts, plus de 40 000 sinistrés.

11 avril 1944. Un très violent raz-de-marée de Saint Denis à Saint Benoît : un train renversé, 16 morts et 5 à 6 000 sans-abri.

17 au 19 janvier 1945. Il ravage Maurice mais passe à 75 km de La Réunion. De gros dégâts sur l'agriculture.

7 avril 1945. Les rafales dépassent 200 km/h et l'œil du météore passe droit sur l'île : 13 morts et plus de 300 millions de francs de dégâts.

26-27 janvier 1948. Le célèbre Cyclone 48 qui dévaste La Réunion. Les pluies sont énormes, les vents dépassent 300 km/h : 165 morts, des milliers de sans-abri, toute l'agriculture est détruite.

28 février 1962 : Jenny. 36 morts, des milliers de sans-abri.

15-27 janvier 1980 : Hyacinthe. Il passe trois fois près de La Réunion : 25 morts et 150 blessés.

13-14 février 1987 : Clotilda. Il frappe l'île de plein fouet et stagne plusieurs heures. Les pluies sont diluviennes : 7 morts et 2 disparus.

29 janvier 1989 : Firinga. Le sud de l'île est transformé en un vaste torrent de boue : 3 disparus, 52 blessés, 2 morts, 1 500 habitations détruites, 250 000 personnes privées d'eau et d'électricité. Montant des dégâts évalué à environ un milliard de francs (150 millions d'euros).

19 janvier 1993 : Colina. Rafale maximale de 205 km/h à la Plaine des Palmistes, très fortes pluies dans l'intérieur.

11 février 1994 : Hollanda. Rafale maximale de 234 km/h à Piton Sainte Rose, fortes pluies dans le Sud, l'église de Grand Ilet est mise à terre.

22 janvier 2001 : Dina. Le centre passe à 65 km au large de la côte nord. Les vents atteignent 250 km/h dans les Hauts. Il tombe entre 900 et 1 500 mm d'eau en 24 heures. Les dégâts sont estimés à plus de 50 millions d'euros.

Mars 2007 : Gamède. Deux personnes décèdent en traversant des radiers, le pont sur la rivière Saint-Etienne est détruit, 100 millions d'euros de dégâts.

Un lecteur raconte

Un lecteur de Bois-de-Nèfles Saint-Paul nous a fait parvenir ce courrier, dans lequel il relate comment il a vécu le cyclone Jenny, le 28 février 1962.

«En ce dernier jour de février, il fait un soleil de plomb sur tout l'Ouest. Je joue à la balançoire sous un manguier, lorsque Maman m'appelle pour aller porter le manger de Papa et de mes frères qui travaillent à 3 km de la maison environ. Il est 11 heures. Je me mets en route en compagnie de ma cousine qui elle aussi porte le manger de son frère. Il faut le dire : en 1962, pas de poste de radio dans les cases en paille ; déjà que les émissions se déroulaient en 3 tranches horaires. Pas de tocsin d'alerte sonné par l'église de Notre Dame de la Visitation. Rien. A huit ans, cette distance nous paraissait alors longue. Arrivés dans les champs de canne, nous baissions les hommes déjeuner puis revenons pour le même itinéraire. A 300 m du pont de la ravine Bassin, nous repérons un « pied goyave ». Nous avons

rempli notre ventre quand brusquement une averse terrible s'abat. Pas de panique, nous reprenons le chemin de retour. Arrivés près du pont, le vent se mit à souffler. Impossible d'avancer, même les pamplemousses volaient comme des obus. Avec peine, nous décidons d'aller chez grand-père. Impossible de grimper le sentier, tant le vent nous plaquait au sol. A force de persévérance, nous atteignons la maison. Nous avons beau hurler, appeler Grand-père : pas de réponse. Nous sommes restés ainsi jusqu'à ce qu'une embellie se produise. Enfin, Grand-père nous entend et ouvre la porte. Il nous a séchés et enroulés dans une couverture. Nous avons passé l'après-midi sans manger car du haut de ses 82 ans, Grand-père se contentait de repas frugal. Le soir, nous avons dîné d'une petite « figue blanche » âcre. Le lendemain matin, le voisin allant s'enquérir de l'état de sa mère et de deux de ses enfants, est d'abord passé chez Grand-père. Il est allé acheter une livre

de riz et deux cuillères de graisse saindoux. Grand-père a préparé ce festin. Au retour, le voisin nous a ramenés à la maison. Toute la famille était là car autrefois, les familles se réfugiaient chez quelqu'un qui avait une maison solide. Nous avons su bien plus tard que c'était le cyclone Jenny. Depuis, j'ai eu cette curiosité du savoir. Ainsi, j'ai compris pourquoi Papa avait peur des cyclones : il était né durant le passage de celui du 4 mars 1913. Il avait connu ceux de 1932 et 1948 qui avaient déjà détruit nos maisons. Une semaine plus tard, j'ai repris le chemin de l'école et retrouvé mes condisciples par lesquels : l'actuel chef prévisionniste de Météo France, le fils du futur sénateur maire Paul Bénard, devenu conseiller général et notre maître d'école de CE2, futur 1er adjoint du sénateur-maire. En mémoire des morts de Jenny : pêcheurs, dockers qui rentraient à pied et hommes, femmes inconnus ou disparus.